

DANS LA BAIE FAUVE

Sur l'auteure

Sara Baume est une Irlandaise d'une trentaine d'années vivant dans la campagne de Cork. Sa vie est tout entière tournée vers la littérature à laquelle elle se dédie corps et âme après avoir étudié les beaux-arts et la création littéraire. Son premier roman, *Dans la baie fauve* (dont le titre original est *Spill Simmer Falter Wither*), a été sur la dernière liste du Sunday Independent Newcomer of the Year, du Irish Book Award et du Guardian First Book Award 2015.

Sara Baume

DANS LA BAIE FAUVE

Roman

Traduit de l'anglais (Irlande) par
France Camus-Pichon

NOTAB/LIA

CE LIVRE A ÉTÉ PUBLIÉ
AVEC L'AIDE DE LITERATURE IRELAND



Titre original: *Spill Simmer Falter Wither*

© Sara Baume, 2015.

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2018
pour la traduction française.

© Visuel: Paprika.

ISBN: 978-2-882-50490-6

Pour maman, bien sûr

Prologue

Il court, il court, il court.

Et il a l'impression de courir comme jamais encore il n'a couru. Il est la crue qui a fait exploser le barrage, et il dévale le flanc de la colline, il creuse dans l'herbe un chenal aussi large que la plus large partie de son corps. Il trébuche dans les ornières. Couche les tiges de séneçon. Les pissenlits et le mouron, les orties et les patiences sauvages.

Cette fois, aucune chance de flairer une piste pour se remplir la panse. Aucun barreau d'acier pour mettre fin à sa course, aucune chaîne tendue à se rompre, aucun beuglement pour le faire rentrer par la ruse ou la menace. Cette fois, il est plus loin que jamais, laisse derrière lui chaque point de repère sur la ligne d'horizon, chaque bosse et chaque pylône qu'il connaît par cœur.

C'est la meilleure saison pour débusquer un blaireau. C'est une journée pleine de bruine. Il y a assez de vent pour courber les troncs les plus minces et assez de crachin pour transformer les longs poils de son dos en une toison mouillée. Il y a assez de

sang pour dégouliner dans sa barbiche, lui éclabousser les pattes de devant lorsqu'elles s'élèvent et plongent. Il y a aussi quelque chose de chaud, d'humide qui bat contre son cou. C'est de la taille d'une coquille d'escargot et ça fait un bruit de ventouse à chaque fois. C'est attaché à un lambeau de cartilage qui pendouille d'une partie de lui, mais impossible d'identifier laquelle.

S'il s'arrêtait, s'il examinait le flanc de la colline, les ornières, le séneçon, les pissenlits, le mouron, les orties et les patiences sauvages, il s'apercevrait que son champ de vision est réduit de moitié à droite, qu'à gauche c'est le noir complet sauf s'il tourne la tête. Mais il ne s'arrête pas, remarque seulement les brins d'herbe encombrants, les lances de la pluie, les soulèvements d'insectes minuscules et le sang qui jaillit du mauvais côté de sa toison, dehors alors qu'il devrait être dedans.

Il court, il court, il court. Et il n'y a ni chemin ni courant pour le détourner de son but. De la racine de son cerveau à sa boîte crânienne aucune impulsion ne lui dit autre chose que : COURS.

Maintenant il est One Eye.

Il est en route.

Printemps

Tu me trouves un mardi, où je vais en ville comme chaque mardi.

Tu es affiché dans la vitrine de la brocante. Une photo de ta tête estropiée et, au-dessous, un appel: RECHERCHE MAÎTRE COMPATISSANT ET TOLÉRANT, SANS AUTRE ANIMAL DE COMPAGNIE, NI ENFANT DE MOINS DE QUATRE ANS. L'annonce partage la vitrine avec une veste en peau de mouton, un tambourin en bois d'hévéa, un canard empaillé et un kit de calligraphie. La veste est informe et le tambourin crevé. De la sciure s'échappe du canard et il doit manquer des encres, des plumes ou du papier au kit de calligraphie, très certainement le mode d'emploi. Cette brocante a quelque chose de triste, mais je l'aime bien. J'aime ce minuscule refuge pour l'imperfection. Je m'arrête toujours devant la vitrine pour rêvasser, et toujours elle m'aide à me sentir un peu moins horrible, un peu moins étrange. Mais je n'avais encore jamais remarqué les petites annonces. Il y en a plusieurs, chacune avec un texte de quelques lignes sous une

photo floue. Ensemble elles forment un pêle-mêle d'yeux implorants, de fronts au pelage plissé par l'inquiétude, de queues figées dans un mouvement plein d'espoir. Les phrases contiennent des mots comme CASTRÉ, VACCINÉ, TATOUÉ, DRESSÉ À LA PROPRIÉTÉ. Chaque truffe moite dans cette vitrine est censée chercher un FOYER POUR LA VIE.

J'étais parti acheter une boîte d'ampoules à incandescence car je ne supporte pas le manque de luminosité de celles à basse consommation, leur démarrage hésitant suivi d'un ronronnement parasite si doux qu'il me fait croire qu'un nerf de mon oreille interne ou un vaisseau vital de mon lobe frontal a lâché. Je m'arrête et, les mains jointes, j'étudie le dragon cracheur de feu peint sur la peau du tambourin, les pattes jaune vif du canard vissées sur un socle en cèdre, ses ailes en extension qui ne peuvent pas voler. Et je me demande s'il manque vraiment le mode d'emploi du kit de calligraphie.

Tu es affiché tout en bas dans un coin. Ta photo est la moins nette, ta tête la plus sinistre. Je suis obligé de me pencher pour t'examiner de plus près ; et dès que je bouge, l'ombre de mon corps obscurcit la vitrine de la brocante et c'est moi que je vois. Mon crâne dépasse de ton dos comme une excroissance bizarre. Ma propre tête estropiée me dévisage avec désolation dans cette obscurité.

Le refuge se trouve à quarante minutes – et trois grosses cigarettes roulées – de chez moi en voiture.

Il occupe une bande de terrain sur la ligne invisible au-delà de laquelle usines et lotissements font place aux forêts et aux champs. D'un côté, le faite des toits, de l'autre celui des arbres. Sous les pieds, du béton, et partout des cages au grillage gainé de PVC, ébranlé par les tremblements inquiets de créatures MALTRAITÉES, ABANDONNÉES, BATTUES. Jouxant les cages, un bâtiment au toit en terrasse et aux murs préfabriqués, avec un bloc de parpaing sous chacun de ses quatre angles. Planté dans le béton, un panneau avec l'inscription: ACCUEIL. PRÉSENTEZ-VOUS EN ARRIVANT.

Je ne suis pas le genre de type qui agit. Je n'ai pas trop envie de gravir les marches et de pousser la porte, mais pas trop envie non plus de désobéir aux consignes. Ma main droite cherche la gauche et elles se soutiennent mutuellement. Je monte et elles frappent en chœur. La porte s'ouvre. À l'intérieur, une femme assise derrière un grand guichet entre deux armoires métalliques. Elle a quelque chose de fragile. Elle paraît trop petite pour le guichet, mais ça ne vient pas de là. C'est à cause des veines saillantes sur ses tempes, à cause de ses paupières couleur d'œil au beurre noir.

«Lequel?» dit-elle en me montrant une feuille avec des photos miniatures. Lorsque je pose le bout de l'index sur ta truffe miniaturisée, elle sourit discrètement. Je signe un formulaire et je verse un don. La femme fragile parle dans un talkie-walkie et un gardien du chenil vient m'attendre à la sortie du

bâtiment préfabriqué. Je m'imaginai que ce serait plus compliqué.

Cet homme est triangulaire. Des épaules massives sur des jambes en échelas, une silhouette de légume-racine. Il a un collier et une laisse à la main. Il les agite d'avant en arrière et parle fort en me faisant traverser le refuge: «Il faut piquer ce clebs, j'avais dit en le voyant, et vous savez quoi? Voilà qu'il plante ses crocs dans la joue d'un compagnon d'infortune qui lui faisait des amitiés et il refuse de le lâcher. Tenez, celui-là.»

Il désigne un cocker au pelage cuivré dans une cage, avec une couverture de bébé et un hamburger couineur en caoutchouc. Le cocker lève les yeux à notre passage et je vois deux trous roses dans l'une de ses babines. «Sale petit vicelard. Il a fallu que je lui desserre les mâchoires et je me suis fait mordre à mon tour. Aucun dressage ne viendra à bout d'un caractère pareil. Un jour de plus et on le piquait, vous savez.»

Je hoche la tête, même si le gardien du chenil ne me regarde pas. Je l'imagine chez lui, dans une maison où toutes les plantes vertes appartiennent à sa femme et où la pelouse a été goudronnée pour devenir une immense allée de garage. Les murs sont couleur magnolia, les placards de la cuisine contiennent des stocks de pain de mie «à toaster» dont il se sert non seulement pour les toasts, mais pour tout.

«Il chasse les rats?»

– Pour ça oui, répond le gardien, c’est un bon petit ratier. Tenez, le voilà.» Et il pointe l’index vers toi. Tu es tout seul, à l’isolement dans une cage près des bennes à ordures. Il y a la puanteur de la viande avariée, des centaines et des centaines de globules desséchés, collés à l’intérieur des boîtes de conserve mal rincées. Il y a la poussière, les papiers de bonbons et les gobelets en carton qui tourbillonnent, amenés par le souffle de la circulation routière: *whoomph!* Il y a des jappements et des gémissements au coin de l’allée, hors de notre vue. C’est un endroit triste, et tu es plus petit que ce à quoi je m’attendais.

Tu grondes lorsque le gardien t’attrape par la peau du cou et te met ton collier, mais tu n’aboies pas. Et quand tu marches, il n’y a pas de violence ni de malveillance dans ta façon de bouger. Tu n’as rien du paria que j’imaginai. Tu fais profil bas, tu rampes presque sur le sol, comme sous le poids d’un gros bloc de peur.

«Doucement, te dit le gardien. Doucement.»

À quoi je peux ressembler, vu de ton œilleton solitaire? Tu m’arrives tout juste au mollet et je suis massif comme un rocher. Mal fagoté, avec une barbe mitée. Les traits passés au rouleau compresseur, le poil pareil à de la limaille de fer. Quand je reste immobile, je me voûte sous le poids de mon propre bloc de peur. Quand je marche, je clopine sur mes pieds de cul-terreux et mes jambes mal proportionnées. Mes rotules calleuses sortent par les

déchirures de mon jean et mes mains battent l'air maladroitement, bêtement. Elles m'ont toujours donné du fil à retordre. Je n'ai jamais trop su quoi en faire quand elles ne battent pas l'air. J'ai la sale habitude de tirer sur les bouts de peau autour de mes ongles, lentement et sans que ça saigne. Quand je me promène, je bats l'air pour m'empêcher de les arracher, et dès que j'arrête de marcher je pose les mains sur mon ventre. J'entrelace mes doigts pour me retenir. Quand je suis seul chez moi sans bouger, c'est en fumant que je m'empêche de tirer sur mes peaux.

Sous certaines lumières et certains angles, ou à voir mon reflet sur certaines surfaces, je suis un vieil homme. Je suis un vieil homme sur le pare-brise de la voiture et le dos de ma cuiller à soupe. Un vieil homme sur la fenêtre du salon à la tombée de la nuit et dans les étroits miroirs de part et d'autre du réfrigérateur de l'épicier. Chaque fois que je m'appête à fermer les rideaux, que je me penche pour prendre du lait, de la margarine ou des yaourts aux fruits des bois, je vois un vieil homme. Mon front fait des plis qui viennent me chatouiller les globes oculaires, mes dents tachées sont couleur ocre, les rides entre mes sourcils si profondément gravées qu'elles ne disparaissent jamais, même quand je souris. J'ai beau rester indifférent à ma propre odeur, c'est sûrement celle d'un vieil homme. Plus une odeur de moisi, de porridge et de pisser que de sucre, de pommes et de savon.

J'ai cinquante-sept ans. Trop vieux pour prendre un nouveau départ, trop jeune pour baisser les bras. La première syllabe de mon prénom est aussi celle de « rayon de soleil » ou « rayon de lune ». Mais je suis bien trop solennel et pataud pour ressembler à un rayon de lumière, et de toute façon mon prénom n'est jamais qu'un son bizarre de plus qui sort de la bouche des hommes pour te désorienter, te distraire des ordres qui composent ton vocabulaire habituel. Sur une étagère de ma bibliothèque il y a un livre aux pages gondolées par l'humidité, mais qui parle de la façon dont les oiseaux, les poissons et les animaux communiquent, et on peut y lire qu'un chien comme toi finit par comprendre jusqu'à cent soixante-cinq mots humains, presque autant qu'un enfant de deux ans. Ça m'étonnerait, mais c'est ce qu'on peut lire dans ce bouquin aux pages gondolées.

À une époque, sous certaines lumières et certains angles, j'avais des cheveux noir corbeau aux reflets d'un bleu électrique, mais ils sont maintenant mouchetés de gris comme une corneille ébouriffée. J'en fais une tresse qui descend sur la bosse de mon dos de rocher, et parfois je me dis que, si j'avais des gens avec qui blaguer, on me surnommerait GRAND SACHEM à cause de la largeur de mon visage, de ma coiffure de femme, et de mes yeux larmoyants au regard nostalgique et fuyant. Seulement je n'ai personne avec qui blaguer. Ma cage à moi a des murs, des fenêtres et des portes au lieu d'un grillage aux mailles gainées de PVC,

mais c'est quand même un isolement. Je suis tout seul, comme toi.

Partout où je vais, j'ai l'impression de porter une tenue de spationaute qui me protège des autres. Une grande combinaison brillante qui masque à quel point je me sens petit et terne à l'intérieur. Je sais que tu ne la vois pas ; moi non plus, mais quand je marche dans la rue en clopinant et en battant l'air les hommes adultes descendent dans le caniveau pour éviter de frôler cette combinaison invisible. Quand je fais la queue à la caisse du supermarché, la caissière sonne pour aller aux toilettes. Quand je passe en voiture devant une aire de jeux pour enfants, il y a presque toujours une jeune fille au pair qui mémorise mon numéro minéralogique : 93-0Y-5731.

Tout le monde croit que je ne m'en rends pas compte. Mais si.

«Monte!» te dit le gardien.

On est tous les trois sur le parking bétonné, et tu refuses de grimper dans la voiture. L'homme triangulaire commence à s'énerver. Il doit être près de midi et dans son esprit il est déjà assis à la cantine, sa bouche déjà en train de mordre dans un gros sandwich. Il te soulève du sol et te plante sur la banquette arrière.

«Te voilà à ta place.» Sa voix manque de conviction, de sincérité. «Bonne chance.»

Tu essaies de résister au claquement de la portière, tu tournes la tête dans tous les sens à la

recherche d'autres issues. Elle a quelle odeur, ma vieille bagnole? Un mélange de sel, d'huile, de poussière, de pop-corn rance et d'épluchures racornies? La banquette arrière est recouverte d'un plaid rouge aux fibres incrustées de sable. Tu as déjà vu du sable? Ça m'étonnerait. Tu baisses la tête comme pour contempler tous ces minuscules cailloux nacrés. Sur le siège du conducteur, je boucle ma ceinture, je mets le contact. Aux premiers crachotements du moteur, tu lèves la tête vers la lunette arrière. Tu regardes le bâtiment préfabriqué se réduire à la taille d'une carte postale, puis d'un timbre-poste, et disparaître.

On quitte la ville et on arrive en banlieue. Au bord de la route, des cerisiers en fleur qui crachent des pincées de pétales roses sur les flots de voitures. Tu vois les rhododendrons, les cytises prêts à éclore, les forsythias et les saules pleureurs? Il y a assez de lauriers pour en faire une haie autour d'un stade, et chaque coup d'accélérateur transforme tout en une bouillie de couleurs terreuses, de formes longilignes. Mais tu as un mouvement de recul devant cette bouillie, et tu t'étires. Tu t'aventures à l'avant de la voiture, escaladant tant bien que mal le frein à main et le siège du passager. Tu te tapis sous le tableau de bord, avec la chaleur du moteur tout contre ton dos et seulement une fine plaque de tôle entre toi et les chuintements du bitume. La banlieue cède la place à une route à quatre voies, les fleurs de cerisiers à un terre-plein central couvert d'une pelouse en friche. L'écume

blanche des pâquerettes mousse dans l'herbe plus rase. Un beau petit coin de nature sauvage, un minuscule refuge pour l'imperfection.

Mais tu ne veux pas sortir pour le voir. Tu restes sous le tableau de bord, d'où seule ta truffe dépasse. Elle frétille comme un ver. Qu'est-ce que tu renifles par les aérateurs ? Des pollens, des odeurs d'essence, de peinture ? On longe des maisons avec des gens à l'intérieur, des magasins avec des marchandises à l'intérieur et des églises avec des dieux en plâtre à l'intérieur, on fait le tour d'un rond-point et on s'engage sur la petite route qui va chez moi. Prépare-toi pour les nids-de-poule, les virages, les dos d'âne. Tu te cognes la tête contre la boîte à gants et tu grognes, un vrai grognement de cochon. Si ton œil manquant était dans ta truffe qui frétille comme un ver, tu verrais le jaune à son zénith d'un champ de colza sur une toile de fond d'un gris velouté : celui du ciel. Tu verrais le colza s'effacer devant le bleu infini de la mer. Elle a déjà vu la mer, ta truffe frémissante ? Ça m'étonnerait. On suit la courbe de la baie, on se gare à cheval sur le trottoir devant une maison rose saumon, celle de mon père, qui est aussi ma cellule d'isolement, mon chez-moi.

Parfois je me dis que, si je desserrais le frein à main n'importe où sur la planète, la voiture reviendrait toute seule jusqu'ici, elle roulerait jusqu'au trottoir de la rue donnant sur la baie, à contrecœur mais irrésistiblement. Sauf que je ne suis jamais allé

n'importe où sur la planète. D'abord je ne saurais pas comment y aller.

Tu refuses de descendre de la voiture. Je suis accroupi par terre et toi tu me foudroies du regard depuis ta cachette. J'ouvre la portière en grand pour laisser entrer l'air salé. Il est dense, grisant, avec des relents écœurants de pourriture, de poisson, de marée et d'humidité. Ta truffe les flaire, se réveille et frétille. Elle entraîne tes pattes de devant qui entraînent le reste de ton corps. Tu grognes, mais plus avec la même intonation ; cette fois, c'est un grognement interrogateur. À contrecœur mais irrésistiblement, tu sors de ton abri, et te voilà au bord de la mer.

Bienvenue chez toi, One Eye, mon bon petit ratier.

Je ne sais pas trop où je suis né. À l'hôpital, je suppose. Entouré de scialytiques, de draps frais sortis de la lingerie et d'un chariot d'instruments d'obstétrique stérilisés. Difficile pour moi de me représenter un inconnu en blouse de chirurgien brandissant ma petite personne nue et braillarde comme si c'était un jambon grillé. Je préfère feindre d'être né tout seul sans faire de bruit, sans flots de sang. Ici même, dans la maison de mon père. Je préfère croire que la maison a accouché de moi, que j'ai glissé dans la cheminée, atterri sordidement sur les chenets, et qu'à ma première inspiration j'ai inhalé des tourbillons de cendre froide.

La maison de mon père est l'une des plus vieilles du village. Deux étages recouverts d'un toit d'ardoises pentu. Certaines ardoises sont cassées et d'autres de travers, chacune duvetée de vert, festonnée de minuscules hérissons de mousse. La façade est rose saumon, le toit pareil au versant d'une colline fabriquée par l'homme, rabotée et déformée par l'affaissement du sol en profondeur. Un commerce occupe presque tout le rez-de-chaussée, raison pour laquelle une enseigne est suspendue entre deux jardinières. C'est un salon de coiffure, ce qui veut dire qu'à travers le plancher montent des bruits d'eau et de casques chauffants, des chansons à succès, le cliquètement des talons hauts et le rire strident de la coiffeuse polonaise faisant semblant d'accueillir comme une amie la dernière personne entrée.

Quand j'étais petit, ce rez-de-chaussée abritait la boutique d'une modiste. Elle laissait toujours deux mannequins décapités dans la vitrine, et je ne comprenais pas pourquoi elle les habillait à la dernière mode sans se soucier de remettre leur tête en place. J'avais peur que, la nuit, les visages oubliés de ces mannequins ne rongent la paroi de leur placard et ne viennent rôder entre les présentoirs de vêtements endormis. Je jurais les avoir entendus grincer des dents et se traîner sur la moquette dans un bruissement de sourcils. Après la fermeture de la boutique, sa vitrine a servi de panneau d'affichage pour les annonces d'un agent immobilier. Pendant plusieurs années, j'ai pu inspecter en douce toutes les maisons

à vendre ou à louer des trois villages alentour sans quitter le sentier devant chez moi. Enfant, j'imaginai ma vie dans chacune de ces maisons jumelles récemment rénovées aux murs crème, avec cuisine intégrée. Et dans chacune d'elles je m'imaginai différent, tout neuf, meilleur.

En plus du salon de coiffure, il y a un traiteur chinois, un épicier, un *fish and chips* et deux pubs. C'est un village d'ornithologues amateurs et de flâneurs, de vieillards, d'alcooliques, d'hommes en salopette de couleur vive. À une extrémité il y a aussi d'énormes cuves de carburant : celles de la raffinerie. À l'autre, une cheminée à rayures rouges et blanches qui ressemble à l'enseigne d'un coiffeur pour hommes : celle de la centrale électrique. Au milieu, une réserve naturelle. Les cols-verts et les grèbes barbotent joyeusement sous le crachin. Immobiles, à mi-pattes dans la vase laissée par la marée, les hérons se font passer pour des statues. À cause de la raffinerie et de la centrale électrique, le village est parcouru par un murmure. Pris en sandwich entre ces deux sources de pollution sonore, les oiseaux crient et chantent de plus belle.

Suis-moi de l'autre côté de la grille, le long de l'allée conduisant à la porte d'entrée. Voici le vestibule qui ressemble à une usine de recyclage de vêtements. Des lainages, du tweed et de la toile huilée accrochés aux portemanteaux recouvrent mes bottes en caoutchouc, le radiateur, la rampe.

Aucune de ces vestes n'est à moi ou presque, du moins elles ne l'étaient pas à l'origine.

Là, c'est la cuisine exigüe et sombre, avec ses carreaux ébréchés sur les murs et ses taches d'origine indéterminée sur le lino. Elle sent l'ail, la fumée de cigarette, les poubelles; et les poubelles sentent les épiluchures d'ail, le marc de café et les mégots. Laisse les poubelles tranquilles, d'accord? Interdiction de voler les boîtes de conserve, les os de poulet, les kleenex transformés en sculptures abstraites par la morve durcie. Ça, c'est ma tasse enduite d'un dépôt noirâtre et indélébile. Si j'étais gitan, je te lirais l'avenir dedans comme dans les feuilles de thé, et si j'étais visionnaire je te montrerais les traits de Jésus au fond. Tu le vois? Tu vois le visage de Jésus?

Maintenant suis-moi dans l'escalier adossé à la cloison du salon de coiffure, jusqu'au palier du premier étage. Regarde mes assiettes de collection qui recouvrent le plâtre en décomposition. Elles viennent des quatre coins du monde. Celle avec une photo de saint Georges, des Bermudes. Ce martin-chasseur est australien, et ces hommes moustachus qui bradent leurs coquelets, portoricains. Voilà Andorre et son téléphérique, Majorque et ses amandiers, Hawaï avec le nom de l'île en relief et en lettres dorées, mais ma préférée est celle de Djibouti. Aucune idée de l'endroit où ça se trouve.

Cette pièce à la moquette cachée sous des tapis, c'est ma chambre. Chaque tapis a été tissé avec des

lambeaux de ceux d'inconnus vivant dans des pays lointains. Ces inconnus ont de plus grandes familles que nous mais moins de biens, des vêtements de couleurs plus vives mais un avenir plus sombre, et je me sens curieusement plus proche d'eux que des gens qui se détournent de ma combinaison spatiale dans la rue. Voici le lit, le fauteuil à bascule, la penderie, et puis la cheminée, les chenets sur lesquels la maison a accouché de moi. De part et d'autre, deux seaux, un pour le charbon et un pour les bûches. Je les débite à la hache sur un billot en frêne derrière la maison. Le frêne est le bois le plus solide, celui sur lequel tous les autres se fendent inexorablement. Ce qu'elle sent, ma chambre? Le champignon, les moutons de poussière et la résine. Regarde ces moisissures noirâtres sur le mur du fond, elles forment une constellation à l'envers: le ciel nocturne est un mur blanc criblé d'étoiles noires, humides, duveteuses.

Derrière ce rideau de perles en bois se cache la salle de bains, et quand on les agite les perles bruissent comme une cascade de bonbons, une fuite dans une usine de boutons. Interdit d'aller dans la salle de bains, d'accord? Interdit de lécher les éclaboussures sur l'émail des sanitaires. Des rubans multicolores pendent d'un lambris en pin sur deux, jusqu'au sol. C'est après la disparition de mon père que j'ai cloué ces arcs-en-ciel au plafond. Parfois je marche dessus et ils claquent comme une minuscule cravache. Parfois ils s'entortillent autour de mes bras et de mes jambes et je les arrache sans

le vouloir. Ils sont agaçants. Je sais qu'ils sont agaçants. Et pourtant à chaque fois je les cloue de nouveau. L'oiseau jardinier en moi y tient.

Allons dans la salle de séjour qui mérite bien son nom : on y passe l'essentiel de sa vie. J'ai entendu un jour à la radio que les animaux voient le monde comme les daltoniens, que le tien est plus jaune, plus bleu et plus gris que le mien. Si c'est vrai, les murs du séjour vont éblouir ton œilleton solitaire, désolé pour toi. Ils sont peints de la couleur du jaune d'œuf. La fenêtre est orientée au sud et touche la charpente. Voilà le canapé, la table basse, le téléviseur presque toujours éteint avec son écran transformé en miroir sombre, en réplique miniature de la pièce vidée de son éclat. J'ai l'air d'un vieillard sur cet écran. C'est l'un des endroits où je suis vieux. Voilà les rideaux, les plantes grimpantes, les photos dans leurs cadres. J'oublie toujours d'arroser les plantes vertes, jusqu'à ce que le terreau soit si sec que l'eau s'écoule à travers et dégouline sur la moquette. Ou bien la plante meurt de soif et se gorge tellement d'eau que ses feuilles deviennent toutes molles, pâles et spongieuses : elle boit jusqu'à se noyer. Ça, c'est mon aloès, tu vois les bulles à travers sa peau translucide ? Regarde cette photo dans un cadre. Ces inconnus souriants, j'ignore qui ils sont. Je me contente d'acheter des cadres et les photos qui vont avec. Celles de figurants choisis par le fabricant, qu'on a fait poser.

Les oiseaux jardiniers sont les artistes de la Création ; incroyablement sensibles à la beauté, ils

construisent leurs nids comme des sapins de Noël en forme de vortex. On les voit dans un des livres sur une des étagères chargées de reliures de toutes hauteurs et de toutes couleurs, à différents stades de décomposition. Des livres, encore des livres, toujours des livres, s'élevant comme des tours sur la table basse, alignés le long des plinthes. Ils sentent quoi? Les poissons d'argent, la colle craquelée, les toasts rassis, le scotch jauni.

Et là, au fond du couloir, la dernière pièce, celle avec une échelle et une trappe pour monter sous les combles où les rats ont niché. Tu vois la poignée usée, la serrure sans clé? Tu vois le bourrelet de porte en forme de serpent avec sa langue en feutre rose, fourchue et menaçante, qui dépasse d'une couture grossière? Interdiction d'entrer dans cette pièce, compris? Je n'y mets pas les pieds moi non plus.

Je m'aperçois que tu m' observes attentivement, que tu sursoutes au moindre mouvement brusque. Tu es encore effrayé, alors que je n'ai même pas élevé la voix. Tu t'attends à ce que je brandisse un collier étrangleur? À ce que je te retourne une claque sur le museau ou que je te flanque un coup de botte? Là, je vais devoir te faire sortir par la porte de la cuisine et t'enfermer dans la cour, juste quelques instants. Il faut que j'aille acheter à manger et j'hésite à te laisser si vite seul. Une boîte de pâtes à la tomate, des biscuits au gingembre, une brique de lait et des sardines à l'huile.

La cour est un carré de travers entouré d'un mur de pierre, avec une porte en bois qui ouvre sur le jardin voisin. Du béton fissuré et du gravier recouvrent le sol, avec un peu de végétation par endroits. Un géranium herbe à Robert, un pied de fumeterre, des euphorbes, quelques variétés moins belles. La plupart des plantes vertes ou brunes qui s'étiolent dans les pots alignés le long du mur d'enceinte sont les squelettes de l'été dernier. Des brocolis violets montent déjà en graine. De petits moulins à vent tournoient furieusement entre les squelettes. Ailleurs, des herbes couchées par le vent tressaillent sur le gravier. Cette bâche usée protège le billot en frêne, le tas de bois, le tuyau d'arrosage. Ici, le séchoir à linge qui tourne au vent, la table avec son plateau de verre, les chaises de jardin ; et là, des dizaines de balises fracturées d'un orangé ou d'un jaune délavé, plus des dizaines de fragments, certains tranchants, la plupart polis par la mer et inoffensifs. C'est une collection – ma collection. S'il te plaît, ne pisse pas dessus en mon absence.

Quand je pars, tu es assis sur le paillason. Tout le corps tendu comme pour encaisser un coup. Tu as l'air si lugubre et vulnérable, quand je pars. Tu lèves la tête et regardes la porte de la cuisine se fermer.

Je sors par-devant et me voilà dans le village, un vent salé souffle en rafale de la baie, un sachet de chips vide roule sur le trottoir, une guirlande de fanions claque contre un poteau téléphonique. April, la fille de l'épicier, parle fort au téléphone

en scannant mes achats, elle oublie de me proposer un sac. J'imagine depuis toujours qu'April est née en avril, qu'elle a trois sœurs respectivement prénommées May, June et July, et peut-être un unique frère appelé December, car si l'été est une femme, l'hiver est forcément un homme.

De retour devant la grille, le lait et les biscuits sous un bras, les boîtes de conserve sous l'autre, je me débats avec la clé lorsque je te vois, et tu es en train de t'enfuir. Tu sors de l'allée du voisin. Tu traverses la route jusqu'au remblai qui suit la courbe de la plage et tu le longes en courant, dépassant les lampadaires et les massifs de fleurs.

Où as-tu puisé la volonté de sauter si haut ? Plus d'un mètre cinquante pour escalader cette porte en bois. Quand tu as atterri dans la cour identique de la maison voisine, tu n'as pas été déçu de trouver encore le même béton, la même euphorbe et le même séchoir à linge, encore un mur de pierre, encore une porte aussi haute ?

Tu cours, tu cours, tu cours, comme si en courant tu pouvais comprendre. Et moi je regarde, impuissant. Tu arrives à l'autre bout du village et tu sembles ralentir. Maintenant tu t'arrêtes, tu te retournes pour contempler la distance que tu viens de parcourir. Tu me vois, sur le trottoir ? J'ai lâché la brique de lait et suis tombé à genoux. Un ruisseau de lait entraîne le sachet de chips vide dans le caniveau. Soudain je me fiche que des gens me voient et m'entendent, qu'ils me reconnaissent ; je me fiche de ce qu'ils pensent. Les bras en croix,